

Manette Biron était revenue aux Huttes et avait repris possession de la cabane de son père.

Comme nous l'avons dit, les gens du hameau et ceux du village avaient supposé, ce qui paraissait vraisemblable, qu'elle s'était réfugiée dans les sombres profondeurs de la forêt et qu'elle était devenue la proie d'une famille de loups. Alors un revirement s'était fait en sa faveur ; on plaignit Manette et on cria contre la marâtre, dont les mauvais traitements avaient causé sa triste fin. On prit la femme de Biron en haine et elle devint la bête noire du pays.

Comme bien on pense, depuis tant de temps écoulé, on ne se souvenait plus de Manette ; aussi, quand on apprit qu'elle était revenue aux Huttes, l'étonnement fut grand. On se livra sur son compte à une foule de commentaires. Qu'avait-elle fait depuis trente ans ? Où était-elle allée ? Avait-elle amassé de quoi vivre en courant à travers le monde ? Manette laissait dire.

A ceux qui l'interrogèrent, elle répondit :

—Ma belle mère ne m'aimait pas, elle me battait toujours ; je me suis sauvée et suis allée bien loin, dans une autre partie du monde.

On aurait voulu savoir autre chose et surtout quels étaient ses moyens d'existence.

Mais, sur ce point, elle resta absolument muette. Toutefois, quand on comprit que son intention était de rester aux Huttes, dans la cabane de son père, on fut convaincu que Manette revenait au Hameau aussi pauvre, ou à peu près, que le jour où elle l'avait quitté.

Du reste, naturellement peu communicative, Manette s'isola presque complètement. Ce n'est pas qu'elle eût gardé rancune à ceux qui avaient été sans pitié pour elle dans son enfance ; mais il entraînait dans ses vives de s'entourer d'un mystère impenétrable.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'on lui trouvât des allures bizarres, quelque chose de surnaturel. Son regard vif, perçant et plein d'éclat, effrayait les enfants, et les femmes se disaient entre elles qu'elle n'avait ni les yeux, ni la figure, ni la tête d'une chrétienne.

—Les fioles, les bouteilles, les flacons et les bocaux que les curieux ne tardèrent pas à voir étalés sur des planchettes, donnèrent aussi beaucoup à penser. On commença à croire que Manette s'occupait de choses ténébreuses...

Ce fut bien pire lorsque Manette, au moyen de certaines plantes et de quelques gouttes de liquide contenu dans ses fioles eut guéri tantôt une plaie, une entorse, un panaris, tantôt une jaunisse, une maladie de la peau ou du cuir chevelu et coupé certaines fièvres.

On prétendit qu'elle possédait un pouvoir occulte, qu'elle avait évidemment des conférences avec le diable, et qu'il fallait redouter ses maléfices.

Beaucoup de gens lui donnèrent le nom de sorcière. Les moins ignorants n'allèrent pas jusque-là, mais comme elle avait réellement le pouvoir ou la science de guérir, ils l'appelèrent la rebouteuse.

Dès le lendemain de son retour aux Huttes, Manette avait fait venir un maçon et un menuisier, afin de s'entendre avec eux pour restaurer sa cabane.

—Voyez ce qu'il y a à faire, leur dit-elle ; mais que cela ne coûte pas trop cher, car je suis une pauvre femme et j'aurai vu bientôt la fin de mes petites économies. Par exemple, continua-t-elle, je veux une porte solide, avec une serrure et un verrou, et à ma fenêtre des barreaux de fer.

Les deux entrepreneurs se mirent à rire.

—Est-ce que vous avez peur des amoureux ? dirent-ils d'un ton goguenard.

—Bien sûr que non, répondit-elle ; mais voyez vous, je suis très peureuse ; je ne pourrais pas dormir la nuit si je ne savais pas ma maison bien close.

Il fut entendu que la porte serait solidement fabriquée, qu'elle aurait une serrure, un verrou, et qu'on mettrait des barreaux à la fenêtre. Ensuite le prix fut débattu et convenu.

—Ce n'est pas tout, reprit Manette, en montrant au maçon une large crevasse dans le rocher, cette seule chambre ne me paraît pas suffisante, je voudrais une autre petite pièce. Ne peut-on pas la faire ici en passant à travers cette fente pour creuser le rocher ?

—Si vraiment, répondit le maçon, en touchant

la pierre, avec des marteaux bien trempés et de bons bras, on creusera la roche.

—Quand commencerez-vous ?

—Demain.

Quinze jours après, les travaux étaient terminés. La grotte devenait la cachette du coffret aux pierres précieuses.

Manette avait écrit au notaire, qui continuait à faire de vaines tentatives pour retrouver madame Vermont. Elle fit aussi plusieurs fois le voyage de Paris, et toujours elle revenait désespérée.

Avec la vie qu'elle s'était faite et à laquelle elle s'était pour ainsi dire condamnée, Manette se trouva fort embarrassée de l'argent qu'elle avait chez elle et de celui qui allait faire la boule de neige à la Banque de France.

Elle voulait qu'on la crût pauvre et tenait à vivre pauvrement. Mais chaque jour, elle voyait autour d'elle à Marangue, aux Huttes et ailleurs, des misères navrantes. Alors, songeant à la fille du docteur Grandier, qui était sans doute aussi misérable que ceux qui souffraient sous ses yeux, elle sentait son cœur généreux se briser. Elle aurait voulu secourir toutes les infortunes ; elle n'osait pas le faire, dans la crainte de révéler ce qu'elle tenait absolument à cacher.

Pourtant, elle allait souvent à la ville voisine, et sans se faire connaître, par l'intermédiaire tantôt d'un prêtre recommandable ou d'une religieuse, tantôt du maire ou de toute autre notabilité, elle faisait parvenir des secours anonymes aux malheureux qu'elle désirait soulager. Mais en agissant ainsi, elle était gênée et ne faisait pas tout le bien qu'elle souhaitait.

Dans ses conversations avec le notaire de Paris, elle avait compris, avec sa lucidité d'esprit habituelle, comment le capital doit être employé dans notre société moderne. Elle savait donc que le capital est la force et la vie du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, des beaux arts, et savait fort bien que posséder un capital inactif, était rendre neutre une partie de l'élément principal de la fortune publique, c'est-à-dire du bien-être de tous.

Elle comprenait fort bien aussi que le capital habilement mis en œuvre, servait non-seulement les intérêts collectifs, mais devait forcément s'accroître et se doubler dans un temps déterminé.

Donc, pour faire du bien comme elle l'entendait et employer le capital inactif qu'elle avait entre les mains, Manette réfléchit pendant six mois au parti qu'elle devait prendre.

Enfin elle décida qu'elle devait avoir un mandataire, un associé, un bras droit, un autre elle-même agissant sous l'inspiration de sa volonté.

Or, où trouver ce mandataire ?

Manette se mit à chercher autour d'elle. Elle pensa d'abord à Antoine Vernier, auquel, sans se rendre exactement compte de ses impressions, elle s'intéressait vivement. Mais Antoine Vernier était bûcheron, il ne réunissait pas toutes les qualités que Manette voulait à l'homme qui devait servir ses projets.

—Je trouverai plus tard le moyen d'employer Antoine Vernier, se dit-elle.

Elle chercha de nouveau. Son choix définitif tomba sur Thomas, un pauvre journalier. Les renseignements qu'elle prit adroitement sur lui furent excellents. Il était honnête et d'une probité rare. Il avait une femme et huit enfants qu'il adorait. Il était suffisamment intelligent, sobre, et connaissait parfaitement la culture. Pour parvenir à donner à ses enfants assez de pain pour les empêcher de mourir de faim, il travaillait jour et nuit et se privait de tout, même de repos. Une bonne partie de l'année, il était employé dans une ferme au travail des champs. Manette apprit en même temps que la ferme était à vendre.

Un matin, elle s'en alla se promener sur les terres des Ambrettes.

Elle rencontra des hommes qui fauchaient un pré et demanda où elle pourrait trouver Thomas. L'un des faucheurs lui répondit :

—Voyez là-bas, au penchant de la colline, cet homme courbé sur une charrue, c'est Thomas.

Manette marcha vers la colline et arriva près du laboureur. Celui-ci suspendit un instant son travail.

—Bonjour, Thomas, dit Manette ; me connais-tu ?

Elle commençait à tutoyer tout le monde.

—Vous êtes Manette Biron, la bonne rebouteuse, répondit-il.

Manette fut contente de la réponse.

—Alors, reprit-elle, tu sais que je demeure aux Huttes.

—Certainement.

—Saurais-tu trouver ma cabane ?

—J'y suis entré plus d'une fois pour dire bonjour à votre père, et quand le pauvre vieux est mort, je suis un de ceux qui l'ont porté pour le descendre à côté de sa première femme, qui était une des meilleures créatures du bon Dieu.

Avec ces paroles si simples et si naturelles, qui étaient allées jusqu'au cœur de Manette, il avait conquis son amitié du premier coup.

—Eh bien ! Thomas, reprit-elle avec émotion, c'est demain dimanche, tu te reposeras et tu viendras me voir dans ma cabane. Je veux causer avec toi.

—Puisque cela paraît vous être agréable, Manette, demain j'irai aux Huttes.

—Je t'attendrai, mon garçon. Mais je te recommande de ne dire à personne, pas même à ta femme, que Manette Biron a quelque chose à te confier.

Pendant tout le reste du jour et encore le lendemain matin, en se préparant à partir pour les Huttes, Thomas ne cessa pas de répéter :

—C'est bien drôle ; que peut donc avoir à me dire Manette Biron ?

Sa femme lui demanda où il allait.

—Je vais voir un de mes camarades à Marangue, répondit-il.

A midi, il entra dans la cabane de Manette ; quand il en sortit, il était cinq heures. Son émotion devait être grande, car en descendant le chemin des Huttes, il chancelait comme un homme ivre ; de plus, on aurait pu voir à ses yeux rougis qu'il avait pleuré.

Nous croyons inutile de rapporter la longue conversation qu'il venait d'avoir avec Manette. Le lecteur devinera aisément que celle-ci l'avait initié à ses projets, lui avait dit ce qu'elle attendait de lui, et qu'un traité mystérieux avait été conclu.

Le surlendemain, Manette, ayant pris dans la cassette une douzaine de pierres précieuses, se mettait en route pour Paris.

Trois semaines plus tard, les gens du pays apprirent avec une stupéfaction facile à comprendre que Thomas, le plus pauvre homme de la contrée, venait de se rendre acquéreur de la riche ferme des Ambrettes, qu'il avait payée, argent comptant, trois cent vingt mille francs.

—Comment le pauvre manœuvre est-il devenu si riche tout à coup ?

Voilà ce que tout le monde se demandait. On se perdit dans le dédale des conjectures.

Il y eut des curieux et même des gens haut placés, des fonctionnaires, qui voulurent aller au fond des choses ; mais il y eut en même temps un honorable notaire de Paris qui déclara que Thomas avait été enrichi par la volonté d'un de ses clients, qui tenait à rester inconnu.

Pendant ce temps, Thomas prenait tranquillement possession des Ambrettes, et de simple journalier, devenait propriétaire et maître.

Bientôt, sa conduite, unanimement admirée, imposa silence à la malveillance, aux jaloux, aux envieux. En effet, Thomas ne paraissait être devenu riche que pour répandre ses bienfaits dans la contrée. Il ne se lassait pas de faire le bien, et sa bourse, toujours ouverte aux véritables malheureux, semblait inépuisable.

Il y eut des gens qui, calculant ce qu'il donnait chaque année pour secourir les malades, les veuves et faire disparaître d'autres infortunes, assurèrent qu'il employait au moins la moitié des revenus de sa ferme.

Or, Thomas le riche fut partout acclamé comme le père des malheureux, le bienfaiteur de la contrée pendant que Manette Biron, comme au temps de sa jeunesse, était méprisée, détestée et partout repoussée. En la rencontrant, les femmes criaient :

—Arrière, la maudite ! Arrière, la sorcière !

Et les enfants, ou se sauvaient d'elle épouvantés ou lui jetaient des pierres.

XIX

Le dimanche où la rebouteuse des Huttes avait reçu successivement dans sa cabane la visite de